

Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville

Autor(en): **Balley, Berthe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 121

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Un avis du dehors

Un de nos abonnés nous écrit :

Je me permets de vous adresser, pour insérer dans un numéro du *Pays* cet article extrait d'un des premiers journaux français, le *Figaro*. Il me paraît d'une réelle importance et s'il avait du moins le don de toucher au vif dans leur amour propre nos Montagnards et d'autres.... ce serait me semble-t-il une bonne action. L'attaque de ce journal devrait servir à relever la réputation honorable de notre pays, réputation qui risque d'être bien entamée dans le sens où elle est atteinte.

Depuis longtemps, moi-même, de mon petit coin où je vis solitaire, mais d'où néanmoins je vois loin je déplore ce triste état de chose.

La boisson, les cafés ! Tout se traite à l'auberge, derrière des chopes ou des bouteilles : questions d'intérêt public, affaires, marchés, séances de bienfaisance, etc... etc... en un mot à toutes les réunions quelles soient-elles, c'est toujours le Café qui ouvre ses portes à leurs membres.

Là, le plus souvent on boit outre mesure et conséquence... ou, on abuse d'un homme pour lui faire signer des marchés ou des billets qu'il déplore lorsqu'il est dégrisé. D'un autre on recueille une parole imprudente, qu'au hasard dans son ébriété il a laissé échapper et à l'occasion c'est une arme menaçante et perfide.

Et enfin, plus fréquemment, on finit par oublier qu'on est venu à l'auberge pour traiter quelquefois une question de haute

importance et les bouteilles se succèdent sans interruption.

On rentre gris à la maison ; Monsieur est de mauvaise humeur, agacé d'entendre crier les bébés, ces petits êtres innocents qui, dans leur cri naïf et plaintif font peut-être déjà reproche au père insouciant qui rentrant tard et bruyamment, vient troubler leur paisible sommeil !

Le dimanche, au lieu de tant séjourner au cabaret, ne pourrait-on laisser un peu les cartes et se souvenir qu'on est père de famille ?

Ne peut-on faire une partie en famille, une promenade avec ses enfants ? Si restant dans ce foyer qu'ils ont créé, qu'ils embellissent avec l'argent semé à l'auberge, si tant de braves citoyens consacraient leur gain à apporter à tous un peu de bien-être, quelque *extra*, dont ensemble ils auraient profité, sans se nuire ! Ne croit-on pas que la conscience serait plus satisfaite ? Déduisez vous-mêmes les avantages qui découleraient d'une semblable conduite, je n'ai pas besoin de vous les énumérer, réfléchissez-y, vous les compterez nombreux ?...

Si par hasard, au lieu de passer son après-midi en face du « tapis vert » c'est à la campagne qu'a lieu la distraction dominicale... dans quel état rentre-t-on ! Lisez plutôt ce qui suit extrait du *Figaro* et voyez comment on nous juge chez nos voisins !

Compartiments pour ivrognes.

Il paraît qu'en Suisse, pays cependant bien champêtre, ce n'est pas pour boire du lait qu'on va à la campagne. Les gens en reviennent dans un tel état d'ébriété qu'un journal propose qu'on

se fit entendre : l'estrade improvisée s'éroulait. Des cris de frayeur retentirent. Un sergent de ville se précipita.

Tout à son devoir, il aidait les uns et les autres à se relever, plus ou moins contusionnés, quand son regard fut attiré par un individu grand et fort qui lui tournait le dos. Celui-ci, penché en avant, aidait une grosse dame à reprendre pied ; mais, tandis que d'une main il la soutenait, de l'autre, il fouillait adroitement dans la poche de la dame. Le sergent de ville s'aperçut aussitôt de son manège, et au moment où l'homme venait de saisir le porte-monnaie, une main s'abattit sur son poignet et le tordit.... Le porte-monnaie tomba. L'homme se retourna brusquement. L'agent de la paix pâlit.

— Toi !... fit-il à voix basse, toi, malheureux !...

Et le lâchant brusquement :

— Va-t-en, dit-il.

Le voleur, blême et tremblant, ne se le

ajoute, le dimanche soir, dans l'intérêt des familles, un ou deux wagons exclusivement réservés aux ivrognes. Des pancartes fixées aux carreaux — comme il y en a pour les dames seules ou les chasseurs — indiqueraient en termes discrets, mais clairs, la destination toute spéciale de ces voitures, et le personnel du train dirigerait avec courtoisie vers ces wagons spéciaux tous les voyageurs avinés.

Ce serait évidemment une solution, mais un autre journal propose un amendement. Craignant que les buveurs qui ont le vin mauvais ne se trouvent offensés par ce traitement de faveur et que des retards ne résultent des voitures spéciales pour les touristes restés dans leur bon sens. Un wagon de non-ivrognes, deux au plus, suffiraient, dit-il, dans chaque train. C'est encore une solution qu'on peut examiner.

Je pourrais les citer multiples les faits déplorables qui résultent des excès alcooliques de nos cafés et de nos ménages désunis... ruinés... perdus !...

Remontez à la source : « c'est la boisson » !

Quand serons-nous assez raisonnables pour remédier à ce triste état de chose et démentir formellement la mauvaise réputation qu'on nous fait.

Pourquoi aussi, n'y a-t-il pas des salles spéciales affectées aux réunions religieuses et profanes, salle privée, d'où serait exclue le nom de « Café » et où après avoir tenu conseil sainement, calmement, chacun pourrait rentrer dans son ménage ?...

Je sais bien que les aubergistes vont me reprocher cet article ! mais qu'y puis-je ?

L'intérêt public et l'honneur du pays avant tout !

L. B. F.

fit pas dire deux fois. Il disparut dans la foule.

— Madame, dit alors le gardien de la paix, votre porte-monnaie est tombé.

Et, se baissant, il le ramassa et le lui tendit. Puis, pâle encore de l'émotion ressentie, il s'éloigna et regagna l'endroit où il était précédemment posté. Toutes les personnes montées sur l'estrade avaient eu plus de peur que de mal.

Jeanne avait préparé, selon sa coutume, le repas du soir ; elle avait déposé sur la table ronde en noyer, recouverte d'une toile cirée blanche, les quatre assiettes à fleurs en faïence, les verres et les couverts destinés à son mari, à elle-même et à ses deux enfants, Henri et Henriette, qui, rentrés de l'école communale, étaient passés dans la chambre voisine où, plus studieux qu'on ne l'est généralement à sept et neuf ans, ils

Feuilleton du *Pays du dimanche* 1^{er}

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

C'était le jour de l'enterrement du président de la République française, M. Sadi Carnot. Une foule considérable se pressait sur la place de la Concorde et dans la rue de Rivoli.

Au coin de celle-ci, à l'angle de la place, près du jardin des Tuileries, une estrade avait été dressée, et un grand nombre de personnes, moyennant un prix assez élevé, y avaient pris place.

L'estrade, formée de quelques planches posées sur de légers tréteaux, présentait peu de solidité. Un accident était à craindre. Au moment où passait le cortège, un remous se produisit dans la foule ; un craquement

L'oncle Nazaire

I

Assis côte à côte, pensifs, ne se parlant pas, et souriant à leur rêve intérieur, les deux jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur la mer que le soleil pailletait d'or et qui, à cette heure matinale, semblait chanter pour eux seuls son éternelle chanson.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

— C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu dois me faire réponse, t'en souviens-tu, Tiennette ?

— C'est vrai... balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus je réfléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose ?

Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle t'accepterait, encore que tu n'aies point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux ! reprit-il.

Un rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eut été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être par-dessus le marché, puisqu'elle ne pouvait rien, mais absolument rien lui apporter en dot.

— Tu m'apporteras la jeunesse et ta vaillantise au travail répondit Pascal, et c'est bien quelque chose ! Va, mon amie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie, et ses indécisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme malgré sa pauvreté, une si grande pauvreté que l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à

apprenaient, les devoirs faits, leurs leçons pour le lendemain.

Les leçons à peu près sues, les enfants songèrent aux jeux, et Henri étala sur la petite table où travaillait ordinairement sa mère les soldats de plomb et la cantinière vêtue à la mode ancienne, costume excitant fort l'admiration d'Henriette, qui, dans ses rêves, devait se voir en jupe rouge et corsage de velours, portant le chapeau de toile cirée, les bottes et ayant le baril au côté.

La pendule sonna la demie de 7 heures.

— J'ai faim, dit Henri, et toi, Henriette ?

— Moi aussi. Maman, dit-elle en entrant dans la salle à manger, veux-tu que nous allions au-devant de papa jusqu'au poste de police ?

— A la condition que vous ne jouerez pas dans la rue, et que, si vous ne le rencontrez pas, vous reviendrez tout de suite.

— Oui, sois tranquille.

(A suivre.)

la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal, qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... gueulard, mais bon comme le pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui, bien qu'il fût très à court d'argent à ce que l'on disait, sans doute à en juger par sa piètre apparence.

Tiennette lui garda une vive et profonde reconnaissance de ce qu'il faisait pour elle et l'aima assez pour penser, en grandissant, ne vouloir jamais le quitter et le soigner lorsque les années, pesant trop sur ses jambes, le forceraient à rentrer au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût pas de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans la barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait par sa tendresse et ses prévenances câlines de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

II

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait 18 ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver ; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi...

Que lui donnait-il, le vieux moribond qui de sa vie n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille, orpheline pour le seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assurés, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aïda en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hardes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter que sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était vermoulu, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en ferait du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa mesure.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse !

— Oui, je veux ! répondit-il résolument quand, pour la dixième fois peut-être elle le pria de réfléchir ; je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eut pas, et, malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

III

Oh ! comme la bise hurlait sur les falaises.

Décembre avait tout gelé, sur son passage, et la mer roulait, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaient se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient déposé leur dernier sou et, s'il ne restait pas de bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient dur l'un et l'autre.

Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages à faire l'hiver parce que les femmes, restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi ?

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins.

— Enfin, répondit-il avec un soupir d'alègement, tu consens ! je n'osais plus t'en parler, mais, puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est si dur !

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera, avec la chaleur, la force et le courage. Ne la regrette pas ! si nous ne la brûlions, ses planches moïses partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

(A suivre.)



Le Bétail au Printemps

En toute saison, la prospérité du bétail dépend de son hygiène et de son alimentation.

On n'est pas maître de sa récolte constamment menacée par les intempéries, mais le bétail sera ce que l'éleveur voudra, s'il sait les soins à lui appliquer et s'il les lui applique avec assiduité.

Avec une hygiène avisée on peut rendre son troupeau indemne sinon de toutes maladies, mais des épizooties qui le déciment trop souvent : garantir le bœuf de la tuberculose, de la fièvre aphteuse, des affections typhoïdes ou charbonneuses ; le mouton de la gale, du charbon, de la cachexie aqueuse, de la clavelée, de la tremblante ; le porc du charbon, de la ladrerie, de la trichinose, car chaque espèce d'animal a ses épizooties infectieuses ou contagieuses et il n'y a guère que la chèvre qui en soit immunisée.

L'hygiène s'applique au logement de l'animal, à sa condition d'existence et à son corps, qu'on lui veuille de la vigueur ou de l'engraissement.